

**D**ES MILLIONS DE FRANÇAIS ont vécu leur première expérience politique d'adulte pendant les années 1980. Celles de la gauche au pouvoir, celles du désenchantement et du cynisme, celles qui métamorphosèrent les valeurs les plus inégalitaires en signe de « modernité ». Pour les générations précédentes, les générations militantes, comme ils avaient pourtant résonné, ces quelques mots prononcés à Château-Chinon un soir de victoire, le 10 mai 1981. Le nouveau président y remerciait de leur patience et de leur dévouement « ces femmes, ces hommes, humbles militants pénétrés d'idéal qui, dans chaque commune de France, dans chaque ville, chaque village, toute leur vie ont espéré ce jour où leur pays viendrait enfin à leur rencontre <sup>1</sup> ». Ces mots, sans doute résonnent-ils encore. Mais tout autrement.

Leur auteur, François Mitterrand, est mort. Guy Hocquenghem aussi, huit ans auparavant. Avant de partir, à quarante et un ans, il avait tiré un coup de pistolet dans la messe des reniements. Ses lecteurs d'alors se souviennent du sentiment de libération, de purge bienfaisante, qu'ils éprouvèrent en le lisant. Dès 1986, l'auteur de la *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary* rédigeait

---

1. François Mitterrand, déclaration de Château-Chinon, 10 mai 1981.

l'autopsie d'une espérance politique qu'au demeurant il ne partagea guère. Lui n'eut nul besoin d'attendre que le président socialiste plaçât aux premiers rangs de la scène politique et intellectuelle Bernard Tapie (son futur ministre) ou Silvio Berlusconi (un éphémère propriétaire de chaîne). Hocquenghem fut-il donc plus lucide que les autres quant au poids des structures, aux pesanteurs politiques des classes moyennes (dont le parti socialiste était l'expression), à l'effet de souffle des vents néolibéraux venus d'Amérique ? Fut-il meilleur entomologiste de l'instinct de pouvoir, de l'égotisme de ceux qui, impatients de passer « du col Mao au Rotary », ne revendiquèrent de « donner la parole au peuple <sup>2</sup> » que pour mieux s'emparer des moyens matériels et intellectuels de le flouer – avant de le faire taire ? « Par le reniement au carré, au cube, vous avez édifié une pyramide d'abjurations, sur laquelle vous vous êtes haussés vers le pouvoir et l'argent. »

Pour mesurer le terrain abandonné, la capitulation de tout un groupe d'écrivains, d'essayistes, de créateurs aussi, qui désertèrent le combat social, voire décidèrent de le conduire dans le camp des maîtres, il faut en revenir à la fin des années 1970. En 1980, le *Projet socialiste* brosse la scène intellectuelle de manière presque plus prophétique que descriptive. Il évoque « une entreprise d'homogénéisation des mentalités, une standardisation des esprits et des visions du monde, l'imposition à travers une véritable normalisation culturelle à l'échelle du monde occidental des schémas de la rationalité capitaliste, l'invasion de la télévision française par les sous-produits du grand bazar des

2. Manifeste de *Libération* en décembre 1972. Ce texte, prélude au lancement du journal (qui intervint l'année suivante), précisait : « Quand un rédacteur servile de la presse quotidienne, pour prendre l'air du temps, ira discuter avec un député ou avec un directeur de cabinet, le journaliste de *Libération*, lui, ira discuter avec les gens, jeunes et vieux, avec des membres de comités de lutte d'atelier, de mal-logés... » Lire le dossier que le bimestriel de critique des médias PLPL a consacré à *Libération* (n° 4, avril 2001 <www.plpl.org>).

industries culturelles américaines, dont le contenu s'inscrit toujours dans le champ social, moral et politique de l'idéologie dominante, [...] une véritable police des esprits, [...] le conformisme [qui] façonne une France décérébrée ». Et le *Projet socialiste* concluait : « Ainsi se dessine progressivement le visage d'une société virtuellement totalitaire, et le moindre paradoxe n'est pas que cette société soit en train de s'installer au nom de la lutte contre le totalitarisme. [...] L'enjeu de cette lutte idéologique [est] de disqualifier toute entreprise de transformation sociale. <sup>3</sup> » Trois ans plus tard, les procureurs sont devenus les pourvoyeurs de ce qu'ils pourfendaient. Homogénéisation, standardisation, normalisation avaient la taille d'un Petit Trianon, d'une mare et de trois canards. Ils construiront Versailles, ses parterres d'eau et ses voiliers.

Les textes désabusés qui dressent le réquisitoire des « années Mitterrand » sont désormais pléthoriques. Pour écrire le sien, froid, mordant, sardonique, Guy Hocquenghem n'attendit pas que le roi fût malade ou mort, que les suicides eussent éclairci les rangs de ses partisans. Il décéda alors que la France résonnait des vivats adressés à « Dieu », à « L'Artiste ! », des « Tonton, laisse pas béton » dégorés par les scribouilleurs branchés du prince. Il fut aussi l'un des premiers à nous signifier – et avec quelle violence ! – que, derrière la sinuosité des parcours de certains de ses anciens amis vers le Rotary, il n'y avait pas méprise mais accomplissement ; qu'un exercice prolongé du pouvoir avait révélé les socialistes et leurs nouveaux scribes bien davantage qu'il ne les avait trahis. Car pendant que « L'Artiste » qui avait promis la « rupture avec le capitalisme » enfantait les Vingt Glorieuses de la rente, journalistes en pâmoison, spécialistes de la pensée jetable et anciens révolutionnaires célébraient avant tout le machiavélisme (si

3. Parti socialiste, *Projet socialiste pour la France des années 1980*, Club socialiste du livre, Paris, 1980, p. 56-62.

semblable au leur) du président « socialiste », le pouvoir, ses faveurs. « Vous aimez en Reagan et Mitterrand la vieillesse cynique du monde. »

On sait désormais de quel prix – chômage, restructurations sauvages, argent fou, dithyrambe des patrons – fut payée la reptation des cibles d'Hocquenghem vers le sommet de la pyramide. On sait aussi qui régla la note, quelle piétaille, quels grognards grugés – semblables à ceux qu'Edmond Rostand avait autrefois campés dans *L'Aiglon* : « Nous les petits, les obscurs, les sans-grades. Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades. Sans espoir de duchés, ni de dotations. » – furent embarqués confiants vers leur Waterloo (mais sans jamais connaître, eux, de Pont d'Arcole), pendant que leurs maréchaux, parfois d'anciens hommes du rang faméliques, devenaient des princes d'Empire ventripotents. Et, tel Serge July, pourraient résumer un jour leur parcours en trois mots : « Tout m'a profité. »

L'histoire des itinéraires de ce genre est ancienne assurément. Une encyclopédie des apostasies fourmillerait de portraits historiques ou littéraires. Georges Clemenceau commença député d'extrême gauche et devint « Clemenceau le tueur » pour avoir brisé, avec le concours de l'armée, grèves de mineurs et soulèvements de viticulteurs ; Gustave Hervé, pacifiste révolutionnaire, se métamorphosa en patriotard avant de finir auteur d'un opuscule titré *C'est Pétain qu'il nous faut*. Jacques Doriot dirigea les jeunesses communistes, qu'il mobilisa contre la guerre du Rif pour le compte de l'Internationale, et mourut vingt ans plus tard sous l'uniforme nazi en combattant les troupes soviétiques en Allemagne. À l'aune de ces quelques précédents, de ces renégats flamboyants qui risquèrent dans l'affaire leur réputation et leur peau, les petits traîtres de l'ex-Gauche prolétarienne, les briscards trotskistes métamorphosés en sénateurs fabiusiens, en conseillers du patronat, en patrons de quotidien du soir ivres de pouvoir et de Bourse, les anciens membres du parti communiste qui squattent les

soirées histoire d'Arte et la table de Jacques Chirac ne portent que la marque d'une dévaluation morale. Quant aux parcours inverses, ils sont infiniment plus rares, ayant moins à offrir à ceux qui les empruntent.

Car comment opèrent les lois de la récupération ? Le système (économique, médiatique) se régénère en recyclant en permanence à son avantage les talents de ses adversaires. En général, il leur dépêche des éclaireurs idéologiquement proches – mais déjà bien intégrés au système pour de multiples raisons, dont l'alimentaire – et qui vivraient mieux le grand écart entre ce qu'ils pensent et ce qu'ils vivent si, au lieu de leur donner mauvaise conscience, des dissidents les rejoignent de l'extérieur, soit-disant pour « changer les choses de l'intérieur ». Puis l'extérieur pénètre l'intérieur, devient l'aile gauche du discours dominant, se montre plus « réfléchi », plus conscient des « contraintes », plus désireux de ne modifier que ce qui peut l'être raisonnablement, c'est-à-dire ce que le système consentirait à ravauder sans que cela change grand-chose à son fonctionnement ou à l'identité de ses bénéficiaires.

Cela, toutefois, c'est le temps long, la maturation, la lente pédagogie du renoncement. Il est aussi des moments où l'histoire accélère, où la récupération devient retournement. Dans *L'Éducation sentimentale*, un intraitable révolutionnaire sera quelques centaines de pages plus loin – c'est-à-dire quelques jours plus tard – décrit en train d'abattre de sa main des émeutiers ouvriers sur une barricade. Au fond, ce sont plutôt des contes de ce type, plus crapoteux qu'élégiaques, que nous relate cet ouvrage ; pas ceux des illusions perdues. La plupart des individus dont Hocquenghem nous entretient ne prennent aucun risque, même quand ils trahissent. Leur longévité et leur allégresse le confirmeront.

À partir de l'opération de marketing idéologique des « nouveaux philosophes », et plus encore de 1981, l'intelligentsia médiatisée a fait son choix : le dernier cri de la subversion est de chanter le militarisme de marché. Ce sera

ensuite jeu d'enfant (destiné à des cerveaux mal irrigués de préférence) d'assimiler anti-totalitarisme et défense de l'Occident, défense de l'Occident et redécouverte des vertus de la « main invisible ».

Ce livre, qui a plus de quinze ans, ne porte guère de ride. Hocquenghem nous parle déjà de Bruckner, de July, de Kouchner, de BHL, de Cohn-Bendit. Déjà, il nous en dit l'essentiel. Eux sont toujours là, plus bavards encore qu'ils l'étaient alors. Même Brice Lalonde n'est pas mort. Après avoir soutenu la candidature d'Alain Madelin à l'Élysée, il expédie à présent au *Figaro* – qui, sans doute par pitié pour lui, les publie – des brouillons d'article à la gloire des guerres de George W. Bush contre le nouvel « axe du Mal »<sup>4</sup>.

Presque tous les personnages déchiquetés par Hocquenghem ont un sentiment en partage : depuis quinze ans, ce sont d'abord les pacifistes qu'ils haïssent et les guerres « humanitaires » qu'ils vénèrent. En 1986, quand paraît cette *Lettre ouverte*, Jean-Michel Helvig – avec une morgue que justifie son rang de chef davantage que son talent de journaliste – fustige dans *Libération* « le propos d'une banalité à lasser le plus paresseux des rédacteurs de *Minute* ». Puis, l'actuel rédacteur en chef du quotidien de Serge July précise ses reproches : Hocquenghem incarnerait un « angélisme pacifiste bien léger au regard des pesanteurs géo-stratégiques du moment. Célébrer la fidélité à des idées n'est pas forcément une ode à l'intelligence des temps ».

4. Le lecteur, qui peut ignorer qui est (ou fut) Brice Lalonde, n'a besoin ici de savoir qu'une chose : ce personnage serait aujourd'hui oublié de tous s'il n'avait été l'un des électrons les plus emblématiques du champ des prévarications idéologiques. Venu de l'extrême gauche à l'écologie, Brice Lalonde fut candidat à l'élection présidentielle de 1981, se rallia à François Mitterrand en 1988, puis à Jacques Chirac en 1995. Militant pacifiste dans les années 1970, il devint l'un des partisans les plus fanatiques de toutes les guerres dès lors qu'elles étaient américaines (Koweït, Kosovo, Afghanistan, Irak). Anticapitaliste et antiproductiviste dans les années 1970, il se métamorphosa en partisan de l'énergie nucléaire et en soutien des thèses ultra-libérales d'Alain Madelin. La morale resta sauve dans son cas : il acheva sa vie et sa carrière dans le discrédit le plus total.

L'argument resserrera : le reniement semble constituer, dans les années 1980, une marque de subtilité. À *Libération*, les temps d'alors sont atlantistes, reaganiens même<sup>5</sup>. Mais les engouements de guerre froide ressurgiront, d'autant plus rageurs qu'ils se prévalent d'une feuille de vigne humanitaire. Bientôt, pour ce type de propos (et de camouflage), *Libération* trouvera dans *Le Monde* un vespéral écho.

Quotidiens du matin et quotidien du soir, intellectuels de parodie et essayistes de magazine, la guerre du Kosovo les a tous réunis. Leur exaltation collective et leur haine de la dissidence assimilée par eux à une complicité avec l'ennemi auraient sans doute inspiré Hocquenghem. Ainsi, de cette scène, le 14 avril 1999 à Paris. Protégés par une garde prétorienne de journalistes et de photographes, Pascal Bruckner, Daniel Cohn-Bendit et Bernard-Henri Lévy battent ce soir-là, Maison de la Chimie, le tambour au service de l'OTAN. Apôtre d'un capitalisme qui ne recommande l'ascèse qu'aux plus pauvres et la mobilisation civique à personne, le premier, éditorialiste au *Nouvel Observateur*, fustige « les opinions publiques des pays développés enfoncées dans le consumérisme, l'apathie, l'avachissement ». Le second, un quart de siècle plus tôt, avait servi de symbole néo-festif à la gouaille antibourgeoise. Là, devenu la coqueluche des médias, il se targue de n'avoir « jamais fait de service militaire », admet ne comprendre « rien à la guerre », la haïr, en avoir « peur ». Mais, foin de tout cela, pénètre de sa fraîche dignité de décideur, il franchit le pas : « Nous participons à des gouvernements. Un Vert est ministre des

5. Relatant les conclusions des travaux d'un chercheur néerlandais sur la couverture médiatique de la guerre conduite au Nicaragua par des milices d'extrême droite liées à la CIA, Noam Chomsky a conclu : « Le journal européen le plus honnête était *The Guardian*, de Londres ; la presse conservatrice allemande était relativement honnête ; le pire de tous était le quotidien parisien *Libération*, super-reaganien à l'époque, allant au-delà des pires journaux des États-Unis dans son adhésion à la propagande du gouvernement américain » (« Machines à décevoir », *Le Monde diplomatique*, août 1998).

Affaires étrangères en Allemagne. Il fait partie du trio de ceux qui décident ce qui va se faire. Donc nous sommes responsables de ce qui se passe, dans le sens noble du terme. Nous avons pris nos responsabilités, et c'est pour nous la première fois, nous avons décidé de commencer une guerre. C'est une chose de faire des meetings, c'est une chose de demander une intervention et c'est une autre chose de la décider. » C'en était à coup sûr une quatrième de la faire, cette guerre, une cinquième de la subir dans sa chair... Et Cohn-Bendit de conclure, martial : « Nous n'avons pas le droit à la défaite. »

Le dernier des trois palabreurs, Bernard-Henri Lévy, était déjà spécialiste des mobilisations militaires, incapable de rechigner devant une croisade occidentale. En 1985, il avait signé avec Jean-François Revel et quelques autres un appel intimant aux parlementaires américains d'appuyer le président Reagan dans ses tentatives d'éradication du régime démocratiquement élu – mais de gauche, donc « totalitaire » – du Nicaragua. Ces intellectuels reaganiens suppliaient alors les États-Unis de ne pas « se retirer des régions qui représentent une importance vitale pour eux-mêmes et le Monde Libre <sup>6</sup> »... Le 14 avril 1999, après avoir entendu ses amis Bruckner et Cohn-Bendit, BHL, la voix tremblante, comme toujours en pareille occasion, évoqua à la fois « la plus gigantesque et la plus effroyable déportation de masse advenue en Europe depuis 1945 » et des enfants albanophones entassés dans des « wagons plombés » qui opéraient « dans le brouillard » la navette entre Kosovo et Serbie. Et Bernard-Henri Lévy, alors éditorialiste au *Point* et au *Monde*, directeur de collection chez Grasset, ami de François Pinault et de Jean-Luc Lagardère, flagorneur scrupuleux des patrons aussi longtemps qu'ils demeurent comblés par la Bourse, acheva son propos et le meeting par une ode à la libération humaine : « Chez les Kosovars réfugiés

<sup>6</sup> *Le Monde*, 21 mars 1985.

en Albanie, les avions n'ont pas de couleur. C'est pas les avions de l'OTAN, ce sont les avions de la liberté, ce sont les avions de la civilisation. » Coupez, montez : c'était de la bobine toute faite pour le 20 heures.

On ignore ce qu'Hocquenghem aurait écrit ce soir-là. Mais on sait que nul ne l'écrivit à sa place. À des absences de ce genre, on mesure à quel point les gens qui manquent, vraiment nous manquent. Lui, qui appartenait à leur très encombrante « génération », celle des Glucksmann, des BHL, des Cohn-Bendit, des Goupil, des Plenel et des Kouchner – même s'il se hâtait de signifier que « ce mot me répugne d'instinct, bloc coagulé de déceptions et de copinages » –, aurait peut-être permis qu'elle fût moins compromise, en bloc, par les cabotinages réactionnaires et moralistes de la petite clique qui parasita journaux et « débats ». Il aurait également permis qu'on associât davantage cette « génération » aux contestataires qui avaient contesté l'ordre capitaliste parce qu'ils le jugeaient contestable à la racine, radicalement, pas comme on ouvre un plan d'épargne contestation avec l'espoir d'empocher plus tard les dividendes de la récupération.

Bien sûr, les caudataires de l'ordre ont profité du concours des médias et des industriels pour leurs maquignonnages. Mais ils ont également su tirer parti de la défaillance de ceux qui auraient dû se dresser contre ces « repentis ». Si nombre d'intellectuels et de chercheurs contestataires n'avaient pas délaissé le combat politique pour bétonner leur œuvre individuelle ou leur petite carrière, l'effet des abjurations relatées par Hocquenghem eût été moins grand. La marche vers le Rotary n'a pas davantage été freinée, au contraire, par ce discours empreint de galimatias fausement critique, subversif au quatrième degré, « déconstructeur », qui, comme Loïc Wacquant le soulignerait plus tard, « sous couvert d'un vocable d'apparence progressiste célébrant le "sujet", l'"identité", le "multiculturalisme", la "diversité" et la "mondialisation", invite à la soumission aux forces du

monde, et notamment aux forces du marché, et le fait au moment où la structure de classe se rigidifie et se polarise, où l'hypermobilité du capital donne à la bourgeoisie transnationale une capacité de domination sans précédent <sup>7</sup> ». Au moment où, en somme, l'exaltation du « métissage culturel » allait servir de trompe-l'œil à la dictature de la monoculture américano-marchande.

Les convertis de l'époque comptèrent-ils au nombre des premiers « nouveaux réactionnaires » ? Une telle qualification les eût à coup sûr horrifiés. La contestation représentant leur marque de fabrique, ils ne s'en départaient jamais. Seulement, par amour de la liberté, par audace aussi, ils en étaient venus à contester la contestation. Ils demeuraient d'avant-garde, mais l'avant-garde préparait à présent le terrain aux retours de bâton. Et combattait, avec l'Amérique, l'arrière-garde des révolutions.

Monolithique et libéral, le nouveau propos politique des « repentis » va ainsi glorifier une modernité philo-américaine en rupture simultanée avec le radicalisme de la gauche et le « conservatisme » de la droite. « Libérale-libertaire » (l'expression fut employée par Serge July dès 1978 <sup>8</sup>), yuppie, bourgeoise-bohême, la griffe s'est appliquée à nombre de sous-produits idéologiques. Intellectuellement, il n'en reste qu'un vague souvenir de mauvaise soupe et de gueule de bois, de paillettes et de gros contrats, un théâtre de la pensée zéro qu'auraient animé Yves Montand, Anne Sinclair et Bernard Tapie. Politiquement, l'effet fut plus considérable. « Droits de l'homme » et « libre entreprise », modèle américain et « retard français », charité-spectacle, humanitarisme de guerre, glose gélatineuse sur la « société civile », aversion pour les passions collectives : page après page, émission après émission, à la vieille dialectique sociale et politique se substitua l'opposition des archaïques et des

7. Conférence à l'Association argentine de philosophie, Buenos Aires, avril 2001.

8. Cf. *PLPL*, n° 4, avril 2001.

modernes, des sectaires et des ouverts, des nationalistes et des nomades. Livres, articles et reportages ressassèrent l'éloge d'un système économique se targuant de flexibilité, de « révolution » et de métissage. La mise en cause de la légitimité d'un pouvoir fondé sur la propriété fut taxée de parti pris idéologique. Progressivement, il deviendrait presque impossible de penser cet impensable-là.

Pour « ceux qui sont passés... », un problème allait cependant surgir. Peut-on indéfiniment se prétendre rebelle quand on fréquente avec délectation gouvernants et patrons, quand *Libération* est célébré par Raymond Barre et partiellement rédigé par Alain Duhamel <sup>9</sup> ? Des précautions devaient donc préserver les apparences. Ce ne serait pas excès de prudence : quelques années plus tôt, Serge July et ses amis maoïstes de *La Cause du peuple* entendaient encore pendre les notaires à l'issue de procès « populaires ». À Sartre qui lui objectait en 1972 que le « lynchage est une pratique trop louche pour qu'il puisse devenir une sanction régulière de la justice populaire », le futur compère télévisé de Christine Ockrent diligentaient cette réplique <sup>10</sup> : « Pour renverser l'autorité de la classe bourgeoise, la population humiliée aura raison d'installer une brève période de terreur et d'attenter à la personne d'une poignée d'individus méprisables, haïs. Il est difficile de s'attaquer à l'autorité d'une classe sans que quelques têtes de membres de cette classe se promènent

9. Redoutant que son quotidien ne fût trop associé à la gauche à un moment où chacun pressentait la victoire de la droite, Serge July confia, peu avant les élections législatives de 1993, une chronique politique hebdomadaire à Alain Duhamel. Ce dernier, il est vrai, avait qualifié July de « journaliste le plus à la mode et le plus original de Paris ». Au début des années 1990, Alain Duhamel « débattait » aussi chaque semaine avec Serge July sur Europe 1, une radio dont Serge July et Alain Duhamel étaient également chroniqueurs, mais séparément. En 2003, Alain Duhamel est toujours publié par *Libération* (en même temps qu'il officie à RTL, au *Point*, à France 2, etc.). Cette pratique, lucrative, de quadrillage des médias a beaucoup inspiré, depuis dix ans, les dirigeants du *Monde*, Edwy Plenel et Jean-Marie Colombani en particulier.

10. En gras dans le texte, *La Cause du peuple*, 17 mai 1972.

au bout d'une pique. » Une fois que Serge July et ses amis appartiendront (solidement) à la classe dont ils évoquaient l'extermination (sélective), il leur faudrait néanmoins continuer à mimer la contestation qui les avait vus naître. Ce sera « du passé faisons table rase », mais autrement...

Comment ? C'est parfois sous couvert d'un accomplissement « libertaire » que l'apologie du « nouveau capitalisme » devint figure imposée. Invoquant « la voix de quelques anarcho-syndicalistes vite étouffée au début du siècle, quand ils affirmaient la capacité révolutionnaire du marché », Alain Minc – qui à défaut de créer des concepts ou des œuvres sait les vulgariser (ou les plagier) – qualifia de « capitalisme soixante-huitard » la métamorphose des idéaux de Mai en dynamique de la déréglementation. Au travers d'un « invisible social, écrivit-il, la floraison d'initiatives, l'étrangeté des comportements, les aspirations personnelles trouvent à s'exprimer dans l'univers marchand, non parce qu'elles le violent ou le détournent de son fonctionnement normal, mais parce qu'il est fait pour les accueillir » <sup>11</sup>. *Libération* puis *Le Monde* (journaux qu'Alain Minc, proche des deux, espéra un moment voir fusionner) servirent de vecteurs papier à cet imaginaire moderne qui contamina très vite un parti socialiste dépourvu de défenses immunitaires contre ce genre de virus. « On a été les instruments de la victoire du capitalisme dans la gauche », fanfaronna Laurent Joffrin, alors journaliste dans ce quotidien du matin que Jean-Paul Sartre avait créé avec de toutes autres batailles en tête.

Les « rotarystes » s'installèrent donc sur le créneau de la subversion par le style, exercice dans lequel les grands couturiers sont sans rivaux, chacune de leurs collections étant

<sup>11</sup> 1. Dans *Intervention* (n° 9, mai-juillet 1984) – une revue proche de la CFDT –, un dossier « Le libéralisme de droite à gauche » comprenait l'article d'Alain Minc, « Un capitalisme soixante-huitard », repris de son livre *L'Avenir en face* (Seuil, Paris, 1984).

toujours plus révolutionnaire que la précédente. Pourvu de deux vers de René Char, d'une chemise blanche ouverte sur un plateau de Pivot et d'une barbe de trois jours, il est plus facile d'avouer sa passion pour Raymond Aron (« qui-ne-s'est-jamais-trompé ») sans prendre le risque de ressembler aussitôt à un lecteur du *Figaro*. Il fallut aussi lustrer son registre des colères. L'audace fut alors constituée d'indignations, de boycotts, de ruptures qui ne coûtent rien, au contraire : soit parce que ceux contre qui on se dresse ne disposent d'aucun pouvoir de rétorsion là où on se trouve (les communistes, le « populisme », le Mal, l'extrême droite, les « anti-américains ») ; soit parce que les imprécations mondaines ainsi que les effets de scène qu'elles induisent demeurent rétrospectives – il s'agit de soutenir de hauts faits d'armes à condition qu'ils restent enfouis dans le passé au lieu que ce passé-là débouche sur quelque présent incitant quiconque à mener avec une partie du courage de ses aînés le combat contre les forces de la domination « ici et maintenant ». C'est-à-dire au fond le combat qui coûte. Car on manifesterait aujourd'hui davantage d'empathie pour la lucidité post-totalitaire et pour l'apologie des petits pas démocratiques, de la « réforme » en somme, si cette normalisation idéologique avait dérangé un peu plus et rapporté un peu moins. Wolinski – dont le crayon, enragé en 1968, communiste dix ans plus tard, a ensuite opéré une navette hebdomadaire entre *Paris-Match*, *Charlie Hebdo* et *Le Journal du dimanche* – a suggéré lui-même la cause sociale de l'empatement de son trait de dessinateur : « Je fonctionne comme les bourgeois, parce qu'ils ont inventé la meilleure façon de vivre : j'ai un appartement confortable, une femme élégante, des enfants bien élevés. Ce n'est pas parce que j'ai des idées de gauche que je vais camper dans un gourbi. [...] L'inégalité sociale me choque moins que la bêtise. [...] La pauvreté est devenue décente. [...] Dans les années 1960-1970, on était beaucoup plus agressifs et pour de bonnes raisons. Aujourd'hui, je ne me réveille plus en

me disant : ah tiens, je vais faire un dessin bien dur ! Mais contre quoi ? <sup>12</sup> » Contre quoi en effet ?...

La situation et les parcours qu'Hocquenghem nous découvre, à défaut d'être aussi « complexes » qu'on l'a dit – un adjectif devenu l'invocation de tous les Trissotins soucieux de désarmer à coup de flou et de mou la moindre velléité de combat –, ne se résument pas cependant à la duplicité des éternels Judas en gésine. Le Mai 68 dont Hocquenghem ranime la flamme – et la verve ! – comportait des dimensions qui l'ouvraient à la récupération : l'origine des acteurs étudiants, le narcissisme flamboyant des cadors petits-bourgeois du mouvement et leur amour du *happening* « subversif » – non pas tant en ce qu'il permettrait de dynamiser les assises culturelles de l'ordre capitaliste mais parce qu'à la (laborieuse) perspective de révolution sociale il préférait une multitude de « transgressions symboliques » dont toute l'histoire, y compris celle de la publicité, suggère qu'elles s'apparentent souvent à une façon plus performante d'emballer la même marchandise. En somme, une fois que Mai 68 fut, année après année, amendé, épuré, réécrit, ripoliné, pour se retrouver dépouillé de sa dimension principale (la grève générale la plus importante de l'histoire ouvrière), la trahison devenait un accomplissement presque naturel. Ce qui explique qu'après 1981 elle eut pu intervenir aussi commodément. Un soulèvement anticapitaliste et anti-impérialiste (l'opposition à la guerre du Vietnam avait servi de creuset aux protestations étudiantes) laissa donc, vingt ans plus tard, le souvenir sympathique mais peu dérangeant d'un raout narcissique et misogyne situé quelque part entre chahut d'étudiant et hourvari contre le moralisme bourgeois <sup>13</sup>. Alors qu'aux États-Unis le mouvement radical des « sixties » n'avait guère comporté de dimension ouvrière, le

<sup>12</sup>. *Le Nouvel Observateur*, 14 juin 2001.

<sup>13</sup>. Sur la réécriture de Mai 68, lire Kristen Ross, *May '68 and Its Afterlives*, University of Chicago Press, 2002.

Mai 68 français fut réécrit à l'américaine par des journalistes et essayistes soucieux d'exalter avant tout leur propre rôle dans l'histoire, c'est-à-dire leurs émois et leurs ébats de « lionceaux adolescents ».

Épuré de ses scories prolétariennes, l'insurrection du printemps ne pouvait que régénérer un système en panne d'oxygène et de couleurs et un mode de production, une hiérarchie des pouvoirs que les contestataires clamaient pourtant non pas vouloir rendre plus performants, mais détruire. Les possédants avaient eu surtout peur des grèves. Dès la décennie suivante, le chômage aidant, ils s'emploieront à ce que la peur changeât de camp <sup>14</sup>. « Nouveaux philosophes », « Vive la crise ! », bicentenaire de la Révolution française, assimilation du fascisme et du communisme, « pensée unique » : Guy Hocquenghem ne serait le témoin que d'une partie du feu d'artifice idéologique grâce auquel des intellectuels, des chercheurs, des journalistes éclairèrent les fêtes pyrotechniques des maîtres. Ce fut assez pour lui donner la nausée. Au lieu d'exprimer son dégoût sous forme de gémissements, de parabole indéchiffrable et distinguée, il prit son gourdin et distribua une volée de coups.

Son manque de manières suscita l'épouvante ! Soutenir Reagan et sa cascade de meurtres, Mitterrand, Lang et leur océan de reniements, les Bourses qui jubilent, les briseurs de grèves – comment ne pas penser à l'époque à celle des mineurs britanniques dressés contre Margaret Thatcher en un combat exemplaire qui durerait une année entière ? –, tout cela se faisait depuis des années sans soulever la moindre objection. Les apparences de la bienséance, de la suavité bourgeoise restaient sauvées, la violence sociale n'ayant alors nul besoin que ses porte-parole haussassent le ton pour se faire entendre. Mais qu'en face, du côté des vaincus, des méprisés et des interdits d'antenne, on osât user de la truculence, de la démesure, qu'on entretînt

<sup>14</sup>. Cf. le film de Gilles Balbastre, *Le chômage a une histoire*, La Cinquième, 2002.

l'espoir d'opposer sa clameur à la torpeur des temps de défaite, et là ce fut l'avalanche de remontrances. « Cela ne se fait pas ! » Puisque les sicavistes pouvaient dormir tranquilles, c'est que les temps étaient apaisés, peut-être pour l'éternité. Dans la paix des marchés, il fallut se taire par crainte de réveiller la guerre.

La guerre, c'était aussi la très vieille révolution et la « division du monde en deux camps ». On essaya d'enterrer la première lors de cérémonies du bicentenaire auxquelles François Mitterrand convia Margaret Thatcher et George H. Bush. La seconde, il n'en resta bientôt que les débris du mur de Berlin. Hocquenghem mourut un an avant ce double couronnement de l'ordre libéral, au moment où ses ennemis touchaient au but. Sans doute le subodora-t-il avant de se retirer. Il sut en tout cas arracher le masque intellectuel qui légitimait la nouvelle paix des riches. Un demi-siècle plus tôt, dans un autre contexte de reflux progressiste, Paul Nizan en avait fait autant à propos de la philosophie politique des années 1930 : « Elle dissimule le vrai visage de la domination bourgeoise. Elle ne sert point le vrai qui n'existe pas, l'universel qui n'existe pas, l'éternel qui n'existe pas, mais la lutte contre une indignation et une révolte. [...] Elle a pour mission de faire accepter un ordre en le rendant aimable, en lui conférant la noblesse, en lui apportant des justifications. Elle mystifie les vrais victimes du régime bourgeois, tous les hommes qui pourraient s'élever contre lui. Elle les dirige sur des voies de garage où la révolte s'éteindra. <sup>15</sup> »

En 1986, quand paraît cette lettre ouverte, la révolte avait presque rendu l'âme. La classe ouvrière se délitait sous les coups du chômage, des trahisons socialistes et de la casse des solidarités collectives. C'était l'ère du « Créez votre entreprise », du « Gagnez de l'argent en dormant », l'ère des Guizot-Fabius, des fins de l'histoire, des Sicav aux intérêts

<sup>15</sup>. Paul Nizan, *Les Chiens de garde*, Agone, Marseille, 1998, p. 107.

replets (exonérés d'impôt), de l'Europe, du marché unique, de la rente. Mais loin de dormir et de s'empâter comme les autres, de célébrer avec eux « la République du centre <sup>16</sup> », Hocquenghem gueulait. Sa plume se fit assassine, elle fouailla la bête au lieu de la masser à coup de badinages sans portée. Ses adversaires auraient pu s'accommoder de cet écrivain de talent non domestiqué. Seulement ils voulaient tout : pouvoir, contestation, trahison – et respect en prime.

Hocquenghem ne respectait rien : il ne jouait pas. Ayant clamé son militantisme homosexuel au début de l'ère pompidolienne, à une époque où les manifestations inspirées par ce combat n'étaient pas sponsorisées et rassemblaient quelques dizaines de participants, pas des centaines de milliers, il n'était nullement disposé à faire quartier. « *Libération*, cette *Pravda* des nouveaux bourgeois », constitua sa cible préférée. Il y avait travaillé des années, l'avait senti tourner, perdre sa pugnacité, devenir pâteux, prétentieux, publicitaire, respectable, accommodant. Il n'oublia pas pour autant *Actuel*, un mensuel de parvenus branchés, ou *Globe*, un magazine mitterrandolâtre qui, entre deux promotions de BHL, allait lancer SOS-Racisme avec l'appui de Jacques Attali <sup>17</sup>. Et observant en ces trois-là « la rencontre

<sup>16</sup>. Titre d'un livre de Pierre Nora, Pierre Rosanvallon et Jacques Julliard publié en 1988 par Calmann-Levy. Il y était question de « l'entrée de la France dans le droit communs des démocraties ».

<sup>17</sup>. Alors à l'Élysée, cet économiste présumé socialiste favoriserait le virage néolibéral de la gauche au pouvoir et quitterait le palais présidentiel afin de présider une banque créée par lui pour apprendre le capitalisme aux pays de l'Est. Il en démissionna quelques années plus tard à cause de sa gestion calamiteuse et mégalomane (une partie de l'argent destiné aux pays dont la situation économique et sociale était dramatique servit à habiller de marbre de Carrare le hall londonien de la banque). Jacques Attali, essayiste dont le réseau d'obligés rivalise avec ceux de Bernard-Henri Lévy et de Philippe Sollers, fut convaincu de plagiat à plusieurs reprises. Cela ne le découragea pas et il se lança dans le micro-crédit. Ces dernières années, il a même essayé d'enfourcher le cheval de l'anti-mondialisation.

entre la gauche et le capitalisme », Hocquenghem s'assigna une mission de salubrité élémentaire : « Cerner l'adversaire, puisque nul n'ose le faire. »

Sur ce créneau, il ne rencontra presque aucun concurrent. Tous ces périodiques étant morts ou en déclin précipité, on imagine mal l'étendue des risques que prenait celui qui les interpellait en dévoilant leur vacuité ou leur pouvoir de nuisance. Écrivain, Hocquenghem dépendait des articles de presse pour faire connaître ses ouvrages. Aujourd'hui, il suffirait de remplacer les titres précédemment cités par *Le Monde*, *Les Inrockuptibles* et *Le Nouvel Observateur* pour mieux comprendre le prix qu'encourut notre auteur en se montrant si franc. Laurent Joffrin avoua son incompréhension devant une telle absence de calcul : « Il n'hésite pas à interpellier violemment Georges Suffert pour ses articles sur l'affaire Curiel, Jean-François Revel et quelques autres, se brouillant en une heure avec une série de directeurs de journaux qui pouvaient pourtant décider de son avenir. <sup>18</sup> » Oui, Laurent Joffrin, l'avenir d'Hocquenghem était ailleurs...

D'autres que l'actuel directeur de la rédaction du *Nouvel Observateur* risquent de ne pas comprendre. Il n'est que d'observer en ce moment l'« état de soumission pathétique » des intellectuels, fût-ce les plus militants. Eux qui, sous couvert de ne pas savoir, ne réagissent plus quand TF 1 censure un député, quand *Le Monde* annonce son entrée en Bourse, quand une rédactrice en chef du *Nouvel Observateur* écrit un livre signé par Jean-Marie Messier, quand France Culture est livrée à l'audimat et aux patrons de presse les plus paresseux, quand deux fabricants d'armes (Dassault et Lagardère) se partagent les magazines et les

<sup>18</sup>. *Libération*, 30 août 1988. Henri Curiel, militant anti-impérialiste, fut assassiné en mai 1978 par deux tueurs dans l'ascenseur de son immeuble. Le 21 juin 1976, *Le Point*, sous la plume de Georges Suffert, l'avait accusé, à tort, d'être « le patron des réseaux d'aide aux terroristes ».

quotidiens régionaux, quand le second contrôle l'essentiel de l'édition française... Ne pas voir, ne pas savoir, ne rien dire ; et le tout pour continuer à bénéficier de trois minutes d'invitation à la télévision ou à la radio, de la publication d'un morceau de tribune dans un quotidien vespéral, des renvois d'ascenseur d'une « série de directeurs de journaux ». Est-il au fond bassesse plus basse que celle-là quand on voit, quand on sait – et quand on peut parler <sup>19</sup> ?

La vigueur du ton employé par Hocquenghem va surprendre ses lecteurs posthumes. Au moment de la publication de ce livre, Jean-Michel Helvig y décelait déjà le « médiocre écho de ces libelles d'extrême droite où, avant la guerre, des Daudet et des Rebatet écrivaient inlassablement à l'encre de la haine ». Attaquez la presse ou les intellectuels qu'elle consacre, et vous êtes aussitôt antisémite, fasciste ! « En passant la ligne sacrée de la bienséance, expliqua Pierre Bourdieu, on donne des armes à ceux qui n'ont pour eux que le respect de la bienséance, qui fait la dignité du corps des professionnels. Tous ces dignes dignitaires, ils

<sup>19</sup>. Dans l'une de ses dernières déclarations publiques, Pierre Bourdieu a souligné : « Un des grands obstacles à la constitution de forces de résistance est le fait que les dominants contrôlent les médias comme jamais dans l'histoire. [...] De nos jours, tous les grands journaux français sont complètement contrôlés, très directement ; des journaux apparemment autonomes comme *Le Monde* sont des sociétés d'actionnaires dominées par les grandes puissances d'argent. Donc l'autonomie relative des médias, qui rendrait possible une certaine représentation fictive, et du même coup un certain soutien aux forces de résistance, tout ça disparaît. [...] L'univers médiatico-journalistique des intellectuels médiatiques ou des journalistes intellectuels, tout cet univers-là est globalement parvenu à un état de soumission qui est pathétique. [...] Par exemple, l'affaire de Pinault qui crée son musée. J'ai vu des gens qui se prétendaient de gauche, des administrateurs culturels, se précipiter pour accepter ce musée qui est une sorte de vitrine pour grands patrons. C'est tout à fait étonnant qu'il n'y ait pas eu de conscience commune là-dessus. [...] Et de même lors du passage du journal *Le Monde* en société par actions : on pensait que ça allait susciter des réactions critiques, pas du tout, ça a été le silence absolu... Les intellectuels sont tellement coupés des réalités sociales que non seulement ils ne contribuent pas, mais ils combattent ceux qui contribuent. » (Cité par *PLPL*, n° 8, février 2002.)

ont ça : leur petit corset de vertu négative. <sup>20</sup> » Et puis, « médiocre écho » de Léon Daudet ? Le lecteur le dira. Mais la postérité qui préside à la réédition du « libelle » de Guy Hocquenghem quinze ans après la mort de son auteur n'est pas nécessairement mauvaise juge. Il est douteux – prenons-en déjà le pari – que quelque éditeur exhume un jour de l'oubli les éditoriaux de Jean-Michel Helvig quand il sera mort. Pour le reste, à force de boire ou de lire de la camomille, nous avons amoindri nos dispositions les plus vigoureuses et le souvenir de quelques traits. C'est Voltaire dénonçant « l'immense canaille des écrivains subalternes », les « charlatans » et les « fripons adroits ». Marx stigmatisant en Thiers un « nabot malfaisant, aimant s'exhiber, comme tous les nains, avide de pouvoir et de lucre, passé maître dans la petite fripouillerie politique, un virtuose du parjure rompu à tous les bas stratagèmes » <sup>21</sup>. Et Tocqueville décrivant ainsi Blanqui : « Un homme que je n'ai vu que ce jour-là, mais dont le souvenir m'a toujours rempli de dégoût et d'horreur ; il avait des joues hâves et flétries, des lèvres blanches, l'air malade, méchant, immonde, une pâleur sale, l'aspect d'un corps moisi, point de linge visible, une vieille redingote noire collée sur des membres grêles et décharnés ; il semblait avoir vécu dans un égout et en sortir. Il me faisait l'effet d'un serpent auquel on pince la queue. <sup>22</sup> » Ce que Marx pouvait se permettre contre Thiers, et Tocqueville contre Blanqui, serait donc désormais proscrit contre Edwy Plenel ou Serge July ? Mais au nom de quelle « modernité » protégeant quelle dignité ?

<sup>20</sup>. In Yvette Delsaut et Marie-Christine Rivière, *Bibliographie des travaux de Pierre Bourdieu*, Le Temps des Cerises, 2002.

<sup>21</sup>. Karl Marx, *La Guerre civile en France*, Éditions sociales, 1972, 2<sup>e</sup> essai de rédaction, p. 244-245.

<sup>22</sup>. Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, in *Tocqueville*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, p. 796.

Admettons le : nul n'est obligé d'écrire de cette manière. Un style pareil, aussi flamboyant, mieux vaut savoir le maîtriser, en user par intermittence, avec discernement, comme on accélère après un embouteillage. Hocquenghem savait rouler vite. Parfois, en lisant les actuelles publications contestataires, y compris les plus radicales, leurs pages exsangues, lourdes comme du plomb, lardées de cuistrerie universitaire, on aimerait qu'elles n'eussent pas délaissé à ce point le registre de la faconde, de l'humour, de la démesure. Qu'elles s'interdisent d'interdire une certaine verdeur – une certaine vie – au prétexte imbécile que la truculence caractériserait le style de l'extrême droite. Comme Voltaire ? Marx ? Tocqueville ? La gauche a déjà beaucoup souffert (et fait souffrir) en se moulant dans les pratiques et les discours les plus technocratiques, en passant d'un registre cassant parce que trop assuré de son expertise à un ton geignard parce que douloureusement empreint de bonnes intentions. Et de nombreux « nains frisés de la bourgeoisie », comme les qualifiait Paul Nizan, se sont fait une spécialité de morigéner tous ceux qui parlent un peu trop fort, leur opposant qu'il ne faudrait réveiller ni les vivants ni les morts, que tout pamphlet allume les bûchers, qu'une « attaque personnelle » déchaîne les chasses aux sorcières. Il est plaisant de voir certains de ces Narcisses qui ne vivent que pour « se faire un nom » s'indigner sitôt qu'on associe le leur à leur dignité de profiteurs du système, et qu'on le fait non pas pour orienter vers eux ceux qui pourraient leur procurer de quoi en profiter davantage, mais pour les combattre. En 1975, la déclaration d'intention de la revue *Actes de la recherche en sciences sociales* expliquait déjà : « Dans un univers où les positions sociales s'identifient souvent à des "noms", la critique scientifique doit parfois prendre la forme d'une critique *ad hominem*. Comme l'enseignait Marx, la science sociale ne désigne "des personnes que pour autant qu'elles sont la personnification" de positions ou de dispositions génériques – dont peut participer celui qui les décrit. Elle

ne vise pas à imposer une nouvelle forme de terrorisme mais à rendre difficiles toutes les formes de terrorisme. <sup>23</sup> »

Nous ne sommes pas au bout de nos peines. Le livre d'Hocquenghem éclaire à sa façon le volet intellectuel de l'ère des restaurations. Les forces sociales qui, il y a vingt ans déjà, la pilotaient tiennent encore fermement la barre ; les résistances qu'elle suscite, bien qu'ascendantes, demeurent éparées et confuses. Nos repentis ont pris de l'âge et la société a vieilli avec eux. L'hédonisme capitaliste des années 1980 a cédé la place à la peur, le culte de l'« entreprise » à celui de la police. Favorisés par l'appât du lucre, l'alibi de la « complexité » ou le cabotinage médiatique, de nouveaux retournements vont survenir. Lire Guy Hocquenghem nous arme pour y répondre avec ceux qui savent désormais où ils mènent.

SERGE HALIMI  
*Paris, mars 2003*

---

<sup>23</sup>. Déclaration d'intention du n° 5-6, novembre 1975, d'*Actes de la Recherche en sciences sociales*, in Pierre Bourdieu, *Interventions, 1961-2001. Science sociale & action politique*, Agone, Marseille, 2002, p. 129.